

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Soliloque I

Pierre Bertrand

Volume 9, Number 3 (51), May–June 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60590ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1967). Soliloque I. *Liberté*, 9(3), 51–52.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SOLILOQUE I

toi le cri et la blanche blessure de nos noirs hivers non pareille et pourtant éternelle givre éclaté aux vitres de la solitude et du mal madame oh pardon mademoiselle vous m'avez percé pauvres yeux malades qui cherchent le défi ou plutôt le rire ce même rire multiplié qui tue chaque jour dans les rues et dédales terribles de moi-même où je suis toujours à l'orée du silence et tendu vers un impossible état celui peut-être de vous aimer ô droite dure et douce contre tout désir de puissance

or donc je vous aime déjà et me déteste maigre fou par surcroît poète c'en est trop je me dérobe et dissous dans une absence de moi-même et par les traîtres avenues voilées de votre froideur oh toi si légère et dangereuse en ce miroir de jeune fille toute fragrance étoilée se perd au contact brut et froid de la trame quotidienne de nos petits appétits tellement bas je vous aperçois à la crête d'une larme je t'enlace tels ces rêves vains où l'on s'éveille transis d'espérance sans armes à l'aurore drue et pure ne retrouvant que traces qui mènent aux noces du loup et du sang

ainsi je vous pénètre comme l'ombre atroce du brouillard où toujours je titube de douleurs et de haine au sombre visage offert à tous sur des ronces cette figure que l'enfance menait bien haut parmi les blés et grillons et déjà jetais à ras de l'avenir sans que je n'en vis rien que la peur chez les autres une angoisse menue et mortelle devant l'homme en moi à bondir le même qui tremble et sue sous la paix lourde de ton regard et n'ose Michèle car c'est là votre fable ô Michèle ne tente d'étendre la main et la parole vers l'image longue et lente de ton corps corps de chair et d'air d'amertume prévue dans le plaisir et vide du coeur par-delà le corps quand tombent et la nuit et l'amour

je songe parfois au temps celui d'une durée sans espace libre temps du souvenir sans mémoire voyage gris et lointain de la pluie sur la tombe du père conquête unique et dorée d'un fortin au creux du jeune âge déchirure rouge et non-fermée du premier lit et de la femme où donc vous arracher vous retrouver à même ce temps

êtes-vous châtain et bouche brune et ventre blonde et seins ou
noire et hanches que de séquences à la fois pour si peu d'espoir
voici que je me dilue sous tant de grâce que s'achève ma vie et
son noeud que je découpe enfin en un masque tous les décors je
suis dehors et dedans ensemble et toujours

SOLILOQUE II

maudit soit l'espace silencieux par la peur habité qui me sépare de
l'ampleur ronde et fleurie de vos bras d'où je tremble sous la foulée
de mon être et victime de l'angoisse goulue de me savoir vu transparent
à vos yeux liquides oh la geste dive et mélancolique du poète à sa
dame toute de lumière et sise au sommet de la matière me voici avec
vous comme l'hirondelle devant l'orage perdu sous l'aire affolée de
mon sang et malade en mon pas d'une soudaine noirceur rendez-moi
au pur de l'aube qui lève en l'enfance et ferme ô Michèle l'orbe séculaire
de l'animal insoumis qui gîte en moi ainsi peut-être deviendrons-nous
l'empreinte et le moule d'un semblable désir

une heure possible entre toutes s'offre chaude et pleine telle une paume
ouverte à la tendresse qui fécond en son labeur des sillons de plaisirs
mais que de jours épais de non-silence et de brumes pour enfin croître
en ces jardins lointains de nous deux où repose déjà un peu d'impossible
évasion saurez-vous subir en votre chair les saisons à rebours de mon
impatience et me pardonner d'être à ce point ugé que je ne sais si je
suis avec ou contre moi-même tel un costume qui bientôt s'efface
devant la brutale consistance du héros qui vient de naître ne te moque
pas ou c'en est fait du néant même qui nous devançait j'aimerais
tant me perdre en vous comme l'eau dans le soleil qui le séduit nuage
après nuage et jamais ne s'épousent

mais que de cris pour arriver à l'amour et trop de feintes où l'homme
trébuche sous tant de réseaux barbelés de haine qu'il lui semble bientôt
n'être plus que l'homme à venir celui qui garde en ses os le sceptre
alluvionnaire du sang et donne jusqu'aux verts tréfonds de ses royau-